

rattachiste.fr

Récit

Marcel DEHALU

Merci à ma fille Cécile, à mon ami Adrien,
et à Hélène, pour leur aide dans la rédaction
de ce récit.

Leurs conseils et corrections me furent précieux
et même indispensables pour mener à bien ce projet.

Introduction

C'est d'abord dans le souci de m'interroger sur l'origine de mon engagement que j'ai écrit les pages qui suivent.

Ensuite, faire partager mes convictions aux Wallons me tient à cœur, dans le souci de l'intérêt général. Certains trouveront mes propos dérangeants, tant mieux !

Il m'a semblé utile de tenter ainsi de comprendre mon propre cheminement et de partager mes inquiétudes avec ceux qui se sentent concernés par l'avenir de notre région, de ses citoyens et de ses institutions.

À

André, Françoise, Marie-France, Pierre-René, Adrien,
Monique, Maurice, Liliane, Paul-Henry, Estelle, Albert, Marc,
Jeannine, Claude, Henriette, Jean, Yvonne, Miette, Guy, René,
Andrée, Laurent, Emile, Jacques, Henriette, Isabelle, Mathilde,
Bernard, Fabrice, Philippe, Edouard, Raphaël, Alain, Roger,
Huguette, Jean-Marie, Serge, Françoise, Joseph, Yvette,
Arthur, Nathalie, Jean-Michel, Max, Marie-Thérèse, Annick,
Marcel, Daniel, Georges, Paul, Michel, Joël, Sébastien, Gilbert,
Jean-Paul, Elisabeth, Evelyne, Gilbert, Yannick
et aux autres militants rattachistes de la première heure.

Première partie

Mon parcours personnel

*« La politique, c'est cet espace intermédiaire où se joue la liberté,
où agissent les hommes libres. »*

Hannah Arendt

De l'école à l'engagement

Hasard, interdit et cheminement

« *Regarde* », me dit-elle : « *d'autres pensent comme toi.* »

Une gazette locale, hebdomadaire gratuit distribué en toutes boîtes, était ouverte sur la table de la cuisine ; mon épouse y avait relevé un article relatant une réunion qui s'était tenue récemment à Huy.

L'objet de cette réunion, une idée originale, celle du rattachement de la Wallonie à la France, rien de moins que cela. Le ton de l'article était léger ; je compris plus tard que le journaliste qui l'avait commis était lié d'amitié avec l'organisateur de la réunion. En bas de l'article et à l'intention de ceux qui souhaitaient en savoir plus, un numéro de téléphone. Je le formai presque immédiatement. A l'autre bout de la ligne, pas un répondeur mais un monsieur qui me proposa de m'envoyer une documentation. Je lui communiquai mes coordonnées et reçus son envoi quelques jours plus tard.

Le rattachement de la Wallonie à la France, je m'étais toujours interdit d'y penser et j'ignorais encore que, depuis la naissance de la Belgique, avaient toujours existé au sein de la population wallonne, marginalement sans doute, des mouvements pro-français. Je n'appartenais pas à ce milieu et je me suis depuis souvent interrogé sur l'origine de mes sympathies pour la France.

A la maison, nous n'avons eu la télévision qu'assez tard, alors que la majorité des Belges étaient équipés depuis au moins dix ans. Par contre, nous avons hérité d'un poste de radio 'transis-

tor' de marque Philips, de couleur jaune pâle avec une poignée souple en plastique. Je me suis alors souvent branché sur Europe 1, longues ondes, écoutant dans un premier temps "*Salut les Copains*", émission phare de l'époque, diffusée de 17 à 19h si ma mémoire est bonne ; ensuite, en grandissant, j'écoutais en soirée "*Dans le vent*" dont un des présentateurs fut Hubert ; et puis "*Campus*" présenté par Michel Lancelot. J'avoue qu'au collège, bien qu'ayant choisi l'option "moderne scientifique", l'histoire et la littérature françaises étaient des matières pour lesquelles j'avais une curiosité certaine. C'est d'ailleurs un de mes professeurs de ces matières qui, en classe terminale du secondaire, nous fit une lecture critique de l'Histoire de Belgique ; le caractère artificiel de la Belgique fut ainsi évoqué devant moi pour la première fois. Cela ne m'avait jamais effleuré. Cela n'avait plus rien de commun avec l'Histoire qui me fut enseignée à l'école primaire entre 1960 et 1964 dans une école relevant du même enseignement étiqueté libre, c'est-à-dire catholique, il faut le préciser. J'ai retrouvé et gardé plusieurs copies du manuel utilisé à l'époque, certes abîmées mais suffisamment parlantes.

Un cours d'histoire contestable

Les illustrations sont inoubliables mais la relecture du texte me consterne. En introduction, il est dit que l'Histoire de Belgique est belle et glorieuse, que grâce à des héros et des dévouements sans nombre, notre pays n'a jamais été absorbé par l'étranger et que le peuple belge a lutté pour conserver sa foi. Est évoquée aussi la chanson d'Antoine Clesse : "*Flamands, Wallons, Ce ne sont là que des prénoms ; Belge est notre nom de famille.*" Et cela continue : "Ses rois l'ont faite grande et prospère ; ils l'ont même agrandie en lui donnant une colonie."

Et pour conclure cette introduction, il nous est dit que par l'étude d'un texte clair et précis, nous apprendrons à aimer notre cher Pays et nous comprendrons ce qu'est notre patrie.

Il faut préciser que la narration de cette Histoire de Belgique s'arrête à la prestation de serment du nouveau roi des belges, Baudouin 1er, le 17 juillet 1951. Il s'agissait probablement d'une Histoire de Belgique inspirée par Pirenne et Kurth dans un contexte où la nation était exaltée, le colonialisme paré de toutes les vertus, la religion placée au cœur de la guerre scolaire d'avant le pacte, et la construction européenne même pas commencée.

Il est évidemment, dans ce manuel, largement question des anciens Belges, des croisades et de personnages célèbres qui jalonnent notre histoire comme Charlemagne, Clovis, Notger, Godefroi de Bouillon et nos rois successifs. A lire ce manuel scolaire, on a un peu l'impression qu'il s'agit encore d'une monarchie d'ancien régime. La révolution française n'est pas nommée mais remplacée par "la guerre des paysans" qui coûte la vie à plus de 15000 hommes et qui réunit tous les Belges contre les troupes françaises. La bataille de Waterloo fait également l'objet d'une lecture plus que contestable : *"En témoignage d'admiration pour la belle conduite des Belges à Waterloo, les généraux alliés leur accordent l'honneur d'entrer les premiers à Paris après la capitulation de cette ville."*

La réalité est tout autre mais ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire. Des futurs Belges, il y en avait dans les deux camps. Parmi les grognards de Napoléon figuraient de nombreux hommes de nos régions et ils n'étaient pas des traîtres. Nom-

breux sont ceux qui ont servi les régimes successifs, autrichiens, français, hollandais avant de servir la Belgique.

La phrase qui suit est de Lucien Outers: "*N'ayant pas voulu être hollandais, n'ayant pas été autorisés à devenir français, nous nous sommes donc résolus à devenir belges*".

Décapant et en décalage complet avec ce que j'avais appris en classe !

J'ajouterais pour terminer cette critique de mon manuel scolaire que dans les deux pages consacrées à la guerre 40-45, il n'est nullement question du régime nazi ni de la shoa. Ce cours d'histoire n'avait qu'un seul objectif, celui de renforcer notre sentiment d'appartenance à la Belgique. Sans doute la chose est-elle courante dans ce monde, héritage européen des siècles précédents. Nous connaissons ce cours d'Histoire de France, enseigné jadis aussi dans les colonies et territoires d'outre-mer, évoquant 'nos' ancêtres les Gaulois à des natifs qui ne pouvaient en concevoir que de l'amertume. Cette subjectivité dans l'enseignement de l'Histoire aux enfants me heurte encore et je comprends que ce cours, dans l'enseignement primaire, soit à présent remplacé par un autre, celui de l'étude du milieu.

Produit de mai '68

Mai '68 fut pour moi un événement marquant. Etant adolescent, j'avais d'ailleurs suivi en direct dans mon lit sur le même transistor familial les manifestations d'étudiants dans le quartier latin. Daniel Cohn-Bendit ou Dany-Le-Rouge, qui est devenu vert depuis, a ainsi marqué ma jeunesse. Ma génération a acquis à la suite de ces événements un regard critique sur le monde qui nous entoure, ce qui est une bonne chose à condi-

tion d'être constructif et cohérent. J'étais sans doute assez rebelle à l'ordre établi ; le conformisme de certains, les certitudes des autres m'incitaient à prendre mes distances.

Parmi les nombreux graffiti de l'époque, je n'ai jamais oublié celui couvrant la porte d'une des toilettes du siège central de l'université, place du 20-Août à Liège : "*A force de ne pas vivre comme on pense, on finit par penser comme on vit.*" Je pense que cette remarque est plus fondée que jamais, tant l'individualisme a structuré nos comportements. Ce slogan était "tagué" en grand sur la porte des toilettes, endroit de méditation par excellence car il est celui de l'isolement convenu et le siège du penseur. J'ai tenté d'échapper à cette dérive de penser comme on vit, mais ce n'était pas facile car il fallait faire bouillir la marmite et tenter de donner un avenir à nos enfants. La cellule familiale a primé sur le reste et je ne me suis pas engagé en politique avant l'âge de 47 ans. J'ai voté dans ma jeunesse pour le Rassemblement Wallon, le parti qui défendait le projet fédéraliste mais je n'en ai jamais été membre et je n'avais jamais participé à des réunions politiques. J'avais et j'ai toujours beaucoup d'admiration pour François Perin, brillant constitutionnaliste, récemment décédé et figure marquante du Rassemblement Wallon, devenu partisan de notre rattachement à la France.

L'expérience de l'échec et puis une famille et le boulot

J'ai, pour la première fois, passé quelques jours à Paris à 18 ans. Une cousine et son mari m'avaient hébergé. Grand souvenir comme pour beaucoup d'autres francophones.